

DELANNAY Didier

Klaus Barbie, criminel de guerre nazi : « Je suis venu pour tuer. »

traduit de l'Allemand

NS-Verbrecher Klaus Barbie. „Ich bin gekommen, um zu töten“.

« Je suis venu pour tuer. »

Les victimes ont enduré des souffrances atroces ; il torturait et assassinait avec délectation – Klaus Barbie est devenu un symbole de l'horreur nazie. Il y a vingt ans, un tribunal français a condamné l'ancien chef de la Gestapo à Lyon. Il n'a jamais manifesté le moindre remords, même après sa condamnation.

Lyon – Il a fallu 185 heures, comme on l'a calculé par la suite, pour punir une infime partie des injustices commises par Klaus Barbie en France occupée. 185 heures durant lesquelles les survivants ont dû raconter, en sanglotant, en chuchotant et en criant, la cruauté de l'Allemand. Des heures durant lesquelles le tribunal et le public du Palais de Justice de Lyon sont restés figés d'horreur.

L'accusé, cependant, finalement condamné à la prison à vie le 4 juillet 1987 pour 17 chefs d'accusation de crimes contre l'humanité et décédé en prison en 1991, s'est réfugié dans un silence lâche.

« Je n'ai rien à dire », telle était la formule habituelle de Barbie, alors âgé de 73 ans, au tribunal. Tel un automate souriant, l'ancien chef de la Gestapo de Lyon répétait ces mots chaque fois que le juge s'adressait à lui.

Les observateurs du procès ont vu un homme petit, mince et discret, au profil fin et aux yeux perçants ; un témoin les a qualifiés de « glacials ». Un homme qui voulait simplement avoir accompli son « devoir » pendant la guerre. Le journaliste du SPIEGEL, Gerhard Mauz, qui a couvert le procès, a reconnu dans cette déclaration de l'accusé non seulement la « banalité de la stupidité », mais aussi le fait qu'elle soit capable de tout lorsqu'on la lui demande.

Klaus Barbie, né en 1913, fils d'instituteur, devint l'un des plus fervents exécutants de la politique d'extermination nazie en France occupée. De 1942 à 1944, à la tête du Département IV du Service de sécurité, il commanda la branche lyonnaise de la Gestapo. « Je suis venu pour tuer », aurait-il déclaré en prenant ses fonctions.

Durant ces 21 mois d'horreur, 14 311 arrestations, 7 591 déportations et 4 342 exécutions eurent lieu dans la ville. Barbie est accusé d'avoir torturé, déporté vers des camps d'extermination ou tué personnellement des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants. Il est certain que, sur ses ordres, des hommes armés attaquèrent un foyer pour enfants juifs à Izieu le 6 avril 1944. Quarante et un enfants, âgés de trois à treize ans, périrent peu après dans les chambres à gaz d'Auschwitz.

#### Bourreau sadique

Les survivants se souviennent de Barbie comme d'un bourreau sadique. Lisa Lesevre, résistante contre les forces d'occupation pendant la guerre et témoin au tribunal, tomba entre les mains de Barbie en mars 1944. Elle avait alors 43 ans, était mariée et mère de deux enfants. « Barbie est une bête sauvage », confia-t-elle au journaliste du SPIEGEL, Peter Schille, avant le début du procès en 1987, utilisant délibérément le présent.

Barbie l'interrogea et la tortura pendant 19 jours. « Quand il en eut assez, il regarda ses hommes de main me torturer », raconta Lesevre, alors âgée de 86 ans. « Barbie était d'une cruauté extrême. Il était fou. (...) Il prenait plaisir à torturer les gens. » Il la maltraitait avec un fouet lesté de plomb. Il la plongeait dans l'eau glacée pendant de longues minutes, jusqu'à ce qu'elle croie se noyer. Il la battait avec un fouet, une boule de fer cloutée au bout d'une longue chaîne. Barbie voulait que Lisa Lesevre révèle le nom d'un chef de la Résistance. Mais elle garda le silence avec obstination. Elle se souvient : « J'avais l'impression d'être enterrée vivante. »

Il est presque inimaginable de découvrir les atrocités qui se sont déroulées dans la suite 68, au deuxième étage de l'hôtel Terminus à Lyon, où Barbie avait élu domicile. Son biographe, Tom Bower, a décrit des « orgies d'une cruauté indicible ». Heinz Höhne, du SPIEGEL, a décrit des « scènes horribles » : « Des femmes nues battues jusqu'à perdre connaissance puis agressées sexuellement par des chiens, des prêtres catholiques que Barbie torturait à l'électricité et suspendait

par les pieds jusqu'à ce que le sang jaillisse de leur bouche, de leur nez et de leurs oreilles, des enfants qu'il battait et affamait jour après jour. »

Barbie – Un homme de main brutal et fanatique

Qui pourrait commettre un tel acte ? Qui était ce Klaus Barbie, capable et disposé à de telles horreurs ? Ce Barbie, loin d'être un visionnaire ou une figure de proue du régime nazi, n'était qu'un homme de main particulièrement brutal et fanatique. L'un des milliers et des milliers dont on est contraint de se souvenir, si tant est qu'on le fasse, uniquement en raison de leur inhumanité.

Élevé dans la région de l'Eifel, fils d'un instituteur tyrannique et alcoolique, le jeune Barbie était surtout connu pour son grand zèle religieux. Au lycée Friedrich-Wilhelm de Trèves, ce garçon blond, doué pour les langues, était considéré comme l'un des catholiques les plus fervents. Mais son rêve d'une carrière universitaire ou ecclésiastique s'est brutalement brisé à la mort de son père en 1933. Sans soutien, la famille s'est soudainement retrouvée dans le dénuement.

L'arrivée de Barbie au sein du réseau d'espionnage impitoyable d'Himmler

Ayant tout juste réussi son baccalauréat, Barbie, sans emploi, se tourna vers le parti nazi par l'intermédiaire du Service du travail du Reich. Il rejoignit les Jeunesses hitlériennes et effectua diverses missions pour le parti. Le responsable local du parti nazi à Trèves finit par l'affecter à la section locale du Service de sécurité (SD) du Reichsführer-SS. Barbie venait d'intégrer le réseau d'espionnage impitoyable d'Heinrich Himmler.

On ne peut pas dire que la carrière de Barbie y ait été particulièrement fulgurante, malgré son zèle et son ambition. En près de dix ans au sein du SD, il n'atteignit que le grade de SS-Hauptsturmführer, équivalent à celui de capitaine dans la Wehrmacht. Mais dans la « grande et sombre ville des complots », comme le philosophe Albert Camus qualifiait Lyon, il parvint, avec une brutalité impitoyable, une méticulosité toute allemande et une ruse professionnelle, à devenir l'un des principaux adversaires de la Résistance.

Barbie exploita la faiblesse de ses supérieurs pour soumettre Lyon, berceau de la Résistance. Jusqu'à 150 informateurs par jour se rendaient auprès de ses hommes de main.

Le plus grand coup de l'officier SS eut lieu en juin 1943, lorsqu'il captura le chef de la Résistance, Jean Moulin. Jour et nuit, Barbie tortura le fragile homme politique. Il présenta finalement à son supérieur, au quartier général parisien, un prisonnier meurtri et agonisant sur une civière. Même le commandant de la Gestapo en fut insoutenable. Il fit exfiltrer le résistant mourant du pays par train militaire, mais Moulin succomba à ses graves blessures durant le voyage.

C'est cet acte horrible, parmi d'autres, qui valut à Barbie la haine de la nation française. Dès le 31 août 1945, le Tribunal militaire permanent de Lyon émit un mandat d'arrêt contre l'ancien SS en fuite, accusé de crimes de guerre. Mais Barbie demeura introuvable dans le chaos de l'après-guerre.

Plus tard, lorsque les autorités françaises commencèrent à remonter sa piste et à se rapprocher, et que d'autres services de police alliés s'intéressèrent soudainement à lui, Barbie fit jouer ses anciennes relations et offrit ses services au Corps de contre-espionnage (CIC), le service de contre-espionnage de l'armée américaine. Au printemps 1947, la Guerre froide naissante permit à plusieurs anciens nazis de se rallier à leur ancien ennemi, les États-Unis, sous couvert d'anticommunisme. Klaus Barbie était l'un d'eux.

« Honnêteté et sincérité »

En Bavière, cet ancien officier du SD avait tissé un réseau d'informateurs pour ses nouveaux employeurs, infiltrant organisations communistes, syndicats et partis politiques, tout en surveillant les agents secrets français et soviétiques. Ses supérieurs, naïfs, furent « impressionnés par son intégrité et sa sincérité » et le considéraient comme « l'informateur le plus fiable ».

Ce n'est qu'en 1949, lorsque la presse française révéla les atrocités de Barbie, que les Américains durent se rendre à l'évidence : ils employaient depuis des années un criminel de guerre présumé.

Mais au lieu de l'extrader immédiatement vers la France, ils préférèrent faire sortir leur informateur du pays. Barbie s'enfuit en Bolivie en 1951 par la « filière d'exfiltration », un réseau organisé par le clergé catholique. Un an plus tard, il fut condamné à mort par contumace à Lyon, pour la deuxième fois depuis 1947.

Plus de trente ans s'écoulèrent avant que le nouveau gouvernement démocratique bolivien n'arrête enfin Barbie en 1983 et ne l'extrade vers la France.

Là-bas, après d'innombrables supplications de la défense, le président du tribunal de Lyon demanda à l'accusé, le dernier jour du procès, s'il souhaitait faire une déclaration. Le juge espérait peut-être même un mot de remords ou des excuses. Les victimes de Barbie, elles, l'espéraient certainement. Mais le « Boucher de Lyon » les déçut.

En français, il répondit avec obstination : « Je n'ai pas perpétré le raid d'Izieu. Je n'ai jamais eu le pouvoir de décider des déportations. J'ai combattu dans la Résistance. C'était la guerre. La guerre est finie. Merci. »

Il n'avait plus rien à dire.

